

# L'ÉVOLUTION DES CONCEPTIONS DE LA PETITE ENFANCE (1945-2000)<sup>1</sup>.

Gérard NEYRAND

Professeur de sociologie à l'université de Toulouse, membre du SOI (neyrand@cict.fr)

Directeur du CIMERSS Bouc-Bel-Air (cimerss@wanadoo.fr)

Si « *les rapports familiaux tendent à fonctionner comme principe de construction et d'évaluation de toute relation sociale* » (Bourdieu, 1993), on conçoit que leur organisation soit si difficilement remise en cause par les acteurs familiaux, et par les constructions théoriques destinées à en rendre compte. La théorie clinique, qu'elle soit d'inspiration psychiatrique ou psychanalytique, qui prend appui et se développe sur l'analyse des pathologies induites par un certain ordre familial, historiquement déterminé, risque alors de développer un discours familialiste, dont la fonction seconde est de légitimer le système familial à partir duquel il s'est érigé. La diffusion massive de la version mass-médiatisée de ce discours contribue à la validation d'une certaine organisation de la famille où le père apparaît dans la vie quotidienne secondarisé, malgré les critiques de certains théoriciens de l'approche analytique (Olivier, 1994 ; Tort, 2005).

L'étude de l'évolution des conceptions de la petite enfance suppose donc d'analyser la place qu'y tient chacun des parents et des autres personnes intervenant dans la socialisation. Elle traite d'un processus complexe qui voit se confronter les discours scientifiques à l'évolution sociale, puis se diffuser de façon incontrôlée les savoirs par les médias.

## Questions de méthode.

La méthode utilisée pour rendre compte de cette évolution articule une relecture critique des principaux écrits sur la petite enfance et la parentalité à chaque période, avec les événements sociaux les plus marquants. Il s'agit de mettre en relation les divers positionnements théoriques sur le sujet aussi bien entre eux que par rapport à l'histoire sociale.

Dépourvues d'une méthode d'objectivation de leur objet, les sciences humaines se trouvent soumises aux fluctuations mêmes des interprétations de cet objet, et ne peuvent se concevoir que comme espace de discussions, parfois polémiques, entre des systèmes théoriques de représentation, dont les dominances et les recompositions participent tout autant des confrontations d'argumentations dans « l'espace public » que des positions institutionnelles des acteurs, de leurs investissements subjectivo-idéologiques et des stratégies politiques des gestionnaires du social. C'est exemplairement le cas de l'évolution des théorisations sur les bébés. L'intégration d'éléments critiques ou d'apports nouveaux peut donner lieu à des cassures, voire des mutations d'un discours dominant instable et en perpétuelle recomposition. C'est ce que l'approche "socialisante" de Françoise Dolto a pu représenter pour le discours familialiste d'inspiration analytique.

L'évolution des savoirs semble donc bien s'effectuer fréquemment à l'occasion de ruptures épistémologiques coupant avec le sens commun (Bachelard, 1967) ou avec l'état des savoirs scientifiques à un moment donné (Althüsser, 1965), sous l'effet de multiples interférences entre différents niveaux de la praxis sociale. Ce serait une erreur de penser les savoirs scientifiques se développant indépendamment des systèmes sociaux où ils sont produits. *A fortiori* lorsqu'il s'agit des sciences humaines, car les sciences humaines se caractérisent non seulement par leur immersion dans les phénomènes qu'elles étudient, mais aussi par la diffusion généralisée de leurs principaux résultats par le biais de leur médiatisation. Comme le fait remarquer Anthony Giddens, les phénomènes familiaux « *ne seraient pas ce qu'ils sont aujourd'hui, s'ils n'étaient complètement "sociologisés" et "psychologisés"*. » (Giddens, 1994, 47-49).

## L'approche de la médiatisation

Par l'étude de la médiatisation des savoirs scientifiques, il s'agissait de rendre compte aussi bien de ce qui est médiatisé que de la façon dont s'effectue la médiatisation. Le choix de supports écrits pour réaliser cette analyse s'est vite imposé comme le plus pertinent, en effectuant cette analyse par le biais de revues grand

---

<sup>1</sup> Cet article constitue une reprise condensée de l'article « L'évolution du regard sur le lien parental. Approche socio-historique de la petite enfance », *Devenir*, volume 14, n° 1, 2002, synthétisant les principaux apports de *L'enfant, la mère et la question du père. Un bilan critique de l'évolution des savoirs sur la petite enfance*, Paris, PUF, 2000 (3<sup>e</sup> édition 2005). Je remercie cordialement Françoise Hurstel et Antoine Casanova pour leur travail de relecture et leurs propositions de remaniement.

public, soit généralistes (*le Nouvel Observateur, l'Express...*), soit spécialisées à destination des parents (*Parents, Enfants...*) ou du public féminin (*Marie-Claire, Biba...*), alors que le thème de la petite enfance est quasiment exclu des publications à vocation masculine. L'analyse a porté sur un corpus de 17 revues "grand public" parues durant un trimestre (avril, mai, juin) de 1997. Généralistes : *l'Événement du jeudi, l'Express, le Figaro magazine, l'Humanité dimanche, le Nouvel Observateur, le Point, V.S.D., La Vie* ; spécialisés : *Vie de famille* (revue CAF), *l'École des parents* (revue FNEPE); *Biba, le Figaro madame, Marie-Claire, Question de femmes, Enfants magazine, Famili, Parents*. L'analyse s'appuie sur une comparaison entre les propos scientifiques originaux et les versions qui en sont données par les supports de vulgarisation.

### **Une avancée des savoirs par ruptures successives**

Sur la base de ce que les grands précurseurs ont posé, trois ruptures, au moins partielles, avec l'état des connaissances élaboré lors des époques antérieures se dégagent : la fin de la guerre, la fin des années 60, les années 80. Si l'apport de Freud se révèle révolutionnaire quant aux conceptions du sujet humain, il n'acquerra toute sa dimension sociale qu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

#### ***La nouvelle rupture de l'après-guerre, ou l'avancée de la psychanalyse dans la pédiatrie***

En effet, l'attitude et les croyances à l'égard de la petite enfance qui ont pu être développées entre la Première et la Seconde Guerre mondiale nous paraissent étonnamment archaïques. Les besoins du tout petit sont considérés essentiellement sous l'angle physique, peu d'importance étant accordée aux besoins affectifs, ludiques ou psychomoteurs, alors que nous sommes désormais habitués à considérer que le bébé affirme dès la naissance une sensibilité extrême à son environnement, notamment relationnel. « *Les savants pensent que les bébés sont sourds, presque aveugles, insensibles au monde qui les entoure. Selon leurs analyses, qui n'ont été remises fondamentalement en cause que depuis peu, ce n'est que très lentement que le petit enfant sort de cette nébuleuse inintelligible, que ses perceptions se forment et s'affirment, qu'il entre en contact avec autrui* » (Rollet, 1995). Il faut cependant reconnaître que cette attitude, longtemps dominante, n'était pas universellement partagée. Un certain nombre des pédiatres qui ont fondé *l'école française de pédiatrie* dans les années 30-40, comme Robert Debré (1965), Marcel Lelong (Lelong, Alison, 1951) ou Edmond Lesné, manifestaient déjà une certaine reconnaissance de l'importance du premier âge qualifié de « période primordiale ». Qu'il s'agisse des controverses sur ce qui chez le bébé peut être considéré comme inné ou acquis, de l'importance reconnue à la mère pour le développement du bébé ou même des consignes qu'ils donnaient pour l'examen clinique, il est clair que pour eux l'image d'un bébé réduit à un tube digestif ne convenait pas. En fait, comme permet de le comprendre l'analyse d'Alain Norvez sur les débuts de la PMI, cette prépondérance accordée aux besoins physiologiques a été particulièrement marquée après-guerre, du fait de l'urgence de la lutte contre la mortalité infantile. La mise en place de la PMI en 1945 correspond ainsi à une phase où la survie du nourrisson apparaît primordiale, l'accent y est d'autant plus mis sur la dimension biologique que les personnels de la PMI ne disposaient pour leur grande majorité d'aucune formation psychologique.

Toujours est-il que là comme ailleurs le modèle de l'évolution des savoirs n'est pas celui d'une accumulation de connaissances aboutissant à une harmonieuse progression de celles-ci, mais plutôt celui d'une tension entre des positions contradictoires, qui peuvent entrer en conflit, susciter des retours en arrière, s'alimenter à des justifications idéologiques, voire économiques ou matérielles, pour repartir ensuite dans une autre direction lorsque le consensus s'avère favorable à une nouvelle évolution. A cet égard, si la période d'après-guerre présente une particulière pertinence dans cette entreprise, c'est qu'un problème particulier s'est posé à l'époque : le nombre exceptionnel de bébés privés plus ou moins durablement de leurs parents suite à la guerre et placés en institution, et les graves perturbations psychologiques constatées chez eux. C'est à partir de ce moment que les deux courants de l'approche biomédicale de l'enfant (pédiatrie, puériculture) et de la psychanalyse vont véritablement s'interpénétrer pour donner la pédiatrie moderne.

En effet, se développe dès 1945 avec le psychanalyste américain René Spitz la critique de *l'hospitalisme*, graves perturbations psychiques présentées par les bébés bénéficiant de soins physiques adéquats, mais qui restent totalement impersonnels et produisent chez l'enfant des carences affectives pouvant entraîner des troubles très graves. L'idée, jusqu'alors prévalante dans le milieu médical, du bébé comme « tube digestif » tombe alors en désuétude au profit d'une représentation de l'enfant qui accorde à la vie affective une place grandissante.

#### ***La reconnaissance de l'affectif précoce et la prévalence maternelle***

Cette reconnaissance de l'importance de la vie affective dès la naissance que portent les pathologies de la

relation précoce s'appuie sur la mise en exergue d'un lien fondamental : le lien mère-enfant. Et l'exhaussement de cette *dyade* mère-enfant – qui entre en congruence avec les présupposés de l'époque – est porté à un tel niveau que toutes les autres relations en sont minimisées (le père) ou disqualifiées (l'accueil collectif). Ainsi, au terme de *carence affective* va progressivement être préféré celui de carences de soins maternels, puis, plus directement, de *carence maternelle* (Bowlby, 1951 ; Aubry et collab., 1955). Cette approche donne à la mère une place d'autant plus centrale par rapport au bébé qu'est reconnue par le biais de Jacques Lacan une *fonction symbolique* au père, qui le console du déclin du patriarcat et justifie son éloignement de l'enfant. En parallèle, les lieux de garde subissent de nombreuses critiques sur leur caractère trop collectif et dépersonnalisant. A une époque où redouble la guerre froide, ils pâtissent de leur assimilation à une pratique « collectiviste ». La psychanalyse se trouve alors constituée en théorie de référence quant au bien-être du bébé et contribue, dans le champ du savoir mais aussi de sa vulgarisation dans les médias, à l'affirmation du familialisme ambiant. Dans l'ordre de la théorie largement dominante à l'époque la chose est entendue. L'équilibre de l'enfant dépend de la phase primaire de fusion avec la mère, le père étant dévolu à « *s'occuper de l'environnement de la mère* » (Winnicott, 1958), les étrangers (à la triade) constituant des substituts toujours plus ou moins insatisfaisants. Cette position théorique reste d'actualité pour beaucoup de pédiatres. On comprend dès lors la virulence de certains à l'égard de toute prise en charge de l'enfant où la triangulation classique n'est pas respectée et le désarroi qu'ont pu entraîner les mutations sociales en matière de parentalité.

Pourtant, nombre de psychologues et de cliniciens sont revenus d'une telle conception structuro-fonctionnaliste statique qui attribue une position spécifique et inaltérable à chaque parent, qui distribue des rôles et des fonctions strictement ordonnés autour de l'opposition père/mère, sans reconnaître son historicité.

### **Mouvement sociaux et réévaluations théoriques**

Il faut distinguer deux dimensions différentes dans cette réévaluation théorique, qui se chevauchent dans le temps, se sédimentent, et participent à ce réaménagement autorisant la coexistence d'énoncés contradictoires. De plus, ces deux remises en cause s'effectuent à deux niveaux très différents : celui du mouvement des idées fin des années 60 - années 70, et celui de la recherche biomédicale avec l'introduction des Procréations Médicalement Assistées fin des années 70 - années 80.

Alors que l'époque voyait se diffuser des comportements remettant en cause l'ordre familial antérieur (virginité, divorce, union libre...) ou se revendiquer des mœurs jusqu'alors clandestines (homosexualité...) et surtout devenir massive la revendication féministe d'émancipation, de nombreux écrits sont venus soutenir les mouvements sociaux en cours. La conception de la parentalité a constitué un des éléments centraux des débats, alors qu'était remise en cause de façon virulente la version autoritaire de l'autorité paternelle et parentale aussi bien que les contraintes sociales limitant la relation amoureuse, et que venaient symboliser la recherche de nouveaux repères éducatifs ceux que l'on a appelé, faute de mieux, les « nouveaux pères ».

Dans ce débat, plusieurs écrits ont fait date. Elisabeth Badinter (1980) est venue infliger une blessure narcissique au féminin traditionnel en contestant l'existence d'un instinct maternel et d'un amour inné de la mère pour son enfant. D'autant plus que Bruno Bettelheim (1969) était venu, de l'intérieur même du champ des cliniciens, remettre en cause l'idée de la prévalence de la mère dans toute éducation à partir de l'analyse des kibboutz. Mais la plus significative de ses réévaluations venait de ceux-là mêmes qui avaient contribué à théoriser en France la prévalence maternelle. Deux membres de l'équipe de Jenny Aubry – Myriam David et Geneviève Appel – relativisent l'importance considérée jusqu'alors comme irremplaçable de la mère dans la socialisation du jeune enfant par la publication de leur étude : "*Loczy ou le maternage insolite*" en 1973. Partant de l'observation de la façon dont des bébés séparés de leurs parents étaient pris en charge, sous la direction d'Emmi Pickler, à l'Institut National de Méthodologie des Maisons d'enfants de Budapest (plus connu sous le nom de sa rue, Loczy), elles concluaient – fait extraordinaire pour les tenants de cette école – à la valeur d'un tel établissement, qui évite aux enfants « *des carences graves, leur assure un bon développement, une organisation de leur appareil psychique et des possibilités de relation à autrui* », sans pour autant se départir de leur présupposé théorique selon lequel le soin à l'enfant est l'affaire de la mère. Ce qui les incite ainsi à qualifier les pratiques de soin à Loczy de « *maternage insolite* » tout en reconnaissant par ailleurs que « *c'est un leurre de penser qu'une femme peut soigner des enfants en institution au travers d'une relation qui fait appel à ses sentiments maternels* » et qu'on se trouve en présence d'une « *attitude fondamentale apparemment dépouillée de spontanéité qui donne un caractère artificiel et si peu "maternel" aux rapports nurse-enfant* ». En fait, la théorie de référence ne permet pas de nommer le rapport de socialisation en question, et le recours à la notion de maternage est révélateur de la difficulté-même à penser une socialisation de l'enfant qui ne soit pas centrée et organisée autour de la mère.

Toujours est-il qu'une brèche est ouverte dans la conception gynocentrique de la socialisation, qui va

permettre de donner une nouvelle légitimité aussi bien à l'action des lieux d'accueil – qui ont répondu aux critiques sur leur attitude dépersonnalisante en intégrant l'idée d'enfant-sujet (Dolto, 1985) – qu'à celle des pères s'essayant à la mise en œuvre d'une présence nouvelle à leurs jeunes enfants.

### **L'arrivée sur le devant de la scène de la question du père**

Toute une fraction des psychanalystes va s'évertuer à théoriser cette présence des pères à partir des années 80, aussi bien de l'intérieur du champ lacanien avec par exemple Bernard This ou Françoise Hurstel, qu'en s'opposant à son emprise comme Christiane Olivier ; alors que si les sociologues commencent à s'intéresser sérieusement à la question du père c'est d'abord par le biais de l'analyse des dissociations familiales et de leurs conséquences sur la paternité ou la beau-parenté.

Bien que perdure la position traditionnelle selon laquelle « *le père est incapable de tirer du plaisir du rôle qu'il doit jouer et incapable de partager avec la mère la grande responsabilité qu'un bébé représente toujours pour quelqu'un* » (Winnicott, 1957) et doit se satisfaire de son rôle de séparateur de la dyade et de médiateur du social, les contestations à l'égard de cette position dominante sont de plus en plus nombreuses et s'organisent en faisceau. Elles remettent en question pour chaque moment de la vie la légitimité d'une telle opposition entre les positions parentales. Ainsi, « *les idées reçues dans ce domaine constituent un écran idéologique qui se superpose à la réalité physiologique* » dit Geneviève Delaisi de Parseval (1981), car « *au regard de la procréation, l'homme et la femme, le père et la mère, ont un fonctionnement psychique identique. Ils partent, si l'on peut dire, avec le même bagage psychologique (conscient et inconscient) et sont, en ce sens, des êtres humains avant d'être des êtres sexués* ».

Les manifestations d'une couvade<sup>2</sup> masculine durant la grossesse de la femme montrent l'importance du rapport imaginaire de l'homme à la grossesse et l'enfantement et son implication fantasmatique, à l'opposé d'une représentation qui fait de l'enfant la « chose » de la mère. Ainsi affirme Bernard This (1980) : « *Si l'enfant n'est pensé que dans le "continuum mère-enfant, comme faisant partie du corps de sa mère", ne faisant qu'une avec elle, tout père porteur d'enfant ne sera qu'un usurpateur, un voleur, un pédéraste. Le corps à corps sera réservé à la mère, le père ne pouvant qu'aimer son enfant à distance* ».

Le refus d'une telle position bien d'autres le prendront en charge, y compris des femmes, comme par exemple Christiane Olivier (1994). « *Comment pouvoir dire ou écrire qu'un père ne se fera pas aimer par le contact physique, alors que c'est le seul moyen d'entrer dans la bulle du très jeune enfant qui, dans ses premiers mois, n'a comme repères que l'odeur du corps de l'Autre, la peau spécifique et particulière de l'Autre, le holding (façon de tenir l'enfant) de l'Autre, le bruit des pas de l'Autre, et enfin la chanson que fait sa parole quand il parle, qu'il soit content ou en colère ?...* ».

Sans doute est-ce de l'extraordinaire valorisation de l'utérus comme producteur de l'enfant dans notre culture que découle une représentation du père comme porteur congrue de l'enfantement et de ses suites ; mais l'une des conséquences de la généralisation de la contraception moderne va bien être d'éroder cette représentation en obligeant à « penser » l'enfant avant que de le faire. « *Faire œuvre de père et mère est aujourd'hui un travail qui s'effectue au stade de la conception d'un enfant, plutôt en amont qu'en aval de la naissance : plutôt au moment où les parents pensent l'enfant qu'au moment où ils l'éduquent* » (Bataille, 1989). L'effet de libération va alors être double concernant aussi bien la maîtrise par elles-mêmes du corps des femmes que la revalorisation d'une paternité beaucoup plus volontaire que subie.

Confortée par les résultats d'un nombre croissant d'études, la compétence paternelle s'affirme de plus en plus comme équivalente à celle de la mère, sans pour autant y être isomorphe. En fait « *maternage et paternage restent pour les intéressés sans confusion possible* » (Saint-Marc, 1988)... et le paternage ne menace nullement les identités de sexe, alors même qu'est démontré l'adaptabilité sans problème des enfants à différentes figures d'attachement (Lamb *et collab.*, 1982) lorsque, par exemple, le couple met en œuvre une stratégie novatrice d'éducation. Car le changement n'est viable que s'il est régulé, autrement dit « *les formes relationnelles qui se tissent du père à l'enfant ne peuvent se modifier que dans une régulation consciente des rôles complémentaires des deux parents et dans leur responsabilité partagée envers l'enfant* » (Hurstel, 1985).

Dans ce débat, les travaux de psychologie du développement servent à étayer l'idée de la reconfiguration des relations du bébé aux deux parents, que ceux-ci soient d'origine américaine ou réalisés en France,

---

<sup>2</sup> Nombre de pères produisent des symptômes durant la grossesse, dont beaucoup tournent autour de l'idée de modification du ventre (prise de poids, ballonnements, vomissements...) et semble traduire la participation inconsciente du père à la gestation. Le terme de *couvade* pour désigner cet état réfère aux pratiques ritualisées d'accompagnement des pères à l'accouchement de leur femme, bien connues des ethnologues, que l'on rencontre dans de nombreuses sociétés tout au long de l'histoire.

notamment par Jean Le Camus et son équipe (Le Camus *et collab.*, 1997 ; Le Camus, 1999). Ils contribuent à légitimer la compétence paternelle en matière de soins et d'éducation du jeune enfant, aussi bien d'ailleurs que l'importance d'autres acteurs de l'entourage de l'enfant comme les autres enfants du même âge (Espinoza, La Camus, 1991). Cela n'est pas sans conséquence au niveau de la légitimité sociale des nouvelles attitudes parentales, mais aussi au niveau de la théorie clinique, qui doit se reconfigurer.

### **Repositionnement du paradigme clinique**

Michel Tort (1989) va brillamment montrer les enjeux d'importance d'une telle reconfiguration, puisqu'à la disqualification antérieure de la position paternante du père, c'est-à-dire la délégitimation de son action concrète à l'égard du bébé, a correspondu une entreprise de « *désymbolisation du maternel* » par assignation de la mère à tenir la place de la matière fusionnelle d'où émerge le bébé, et, par contrecoup, délégitimation de sa capacité à s'inscrire dans le symbolique. En d'autres termes, il n'était de ce point de vue ni vraiment légitime pour les pères de soigner leur bébé, ni vraiment légitime pour les mères de travailler ou d'investir le politique. Chose que les évolutions sociales ont largement battue en brèche. Ce qui amène Michel Tort à conclure que « *la théorie analytique dite de la fonction paternelle du Nom-du-Père, si elle rend compte de certains aspects de l'expérience clinique, où le phallicisme exerce ses effets dans l'inconscient, fonctionne en même temps comme version métapsychologique du procès du féminin, d'une désymbolisation du maternel* ».

Ces énoncés critiques, sévères mais nécessaires, répondent au risque que l'organisation de la reproduction humaine, méconnue comme le lieu implicite de la reproduction sociale, n'en soit invitée à fonder l'historique comme naturel, en figeant une représentation d'un certain ordre familial pourtant historiquement daté. Ce qui est loin d'être sans importance pratique, car pour être véritablement fondées dans la réalité sociale les nouvelles attitudes qu'expriment les mutations des mœurs demandent à être légitimées sur le plan des savoirs, et de ce qu'ils autorisent au niveau de la symbolique sociale et de la formalisation juridique, ainsi que des acteurs et de leur identité.

Mais ces réévaluations contradictoires et largement inabouties de la théorie dominante ont dû composer avec des bouleversements tout aussi fondamentaux, ceux apportés par le progrès biomédical qui a permis d'intervenir sur le processus-même de la reproduction.

### **Retour du biomédical et bouleversements éthiques**

La rupture que vont provoquer les progrès de la biologie médicale appliquée à la reproduction sur les conceptions de la parentalité va d'abord être d'ordre éthique. Les sciences humaines ne peuvent fournir de réponses aux questions que d'emblée posent les Procréations Médicalement Assistées, dès 1978 avec la naissance en Angleterre du premier « bébé éprouvette » Louise Brown. Très rapidement les médecins, devant la réticence des psychanalystes à répondre à leurs interrogations, à leur offrir « *une garantie pour les assurer qu'ils n'étaient pas en train de fabriquer des psychotiques à la chaîne* » (Delaisi, 1985), vont se tourner vers les philosophes et les représentants des instances de régulation morale du social que sont les religions.

L'apparition des comités d'éthique symbolise cette réorganisation tout autant qu'elle exprime le désarroi ambiant, car ces nouvelles techniques d'aide apportent désormais *de l'incertitude* là où les théories traditionnelles se sont élaborées au regard de l'immutabilité des données de la parenté. Le plus bel exemple en est fourni par la remise en question de ce qui de tout temps a permis d'asseoir les représentations du parental : la certitude de la maternité biologique. Avec le transfert d'embryon se pose la question de savoir qui est la mère biologique : la donneuse d'ovocytes ou la porteuse de l'embryon. L'enfant pourrait-il être issu de deux mères, puisque l'une et l'autre sont indispensables à sa survie avant qu'il n'en vienne à naître ? La question est choquante, presque irrévérencieuse à l'égard de l'éternel maternel, et la tendance sera très vite à la refouler en instituant en France l'anonymat et le secret en ce qui concerne les donneurs de gamètes... Le désarroi est grand puisque selon les pays, ou même les moments de l'histoire d'un pays, telle ou telle pratique sera ou non autorisée ou interdite. Les donneuses d'ovocytes seront selon les cas anonymes ou pourront faire partie de l'entourage de la mère, et les mères « porteuses » autorisées ou non à exister. Pour l'homme, le don de sperme pose le même problème, mais il est moins choquant pour l'esprit (et pour la théorie) car la paternité a toujours été réputée incertaine biologiquement et définie socialement. Ajoutons à cela que ces techniques peuvent concerner d'autres personnes que celles vivant en couple hétérosexuel, qu'il s'agisse de personnes seules ou de couples homosexuels de l'un ou l'autre sexe, voire de femmes ménopausées, et l'on conçoit que la représentation *normale* de la parentalité en prenne un drôle de coup.

### **La diffraction des savoirs dans les médias et ses risques**

Confrontés à ce foisonnement des discours ayant trait à la petite enfance et à la parentalité, et à cette exacerbation des questions relatives à la conception, la gestation, la naissance, le très jeune âge et la filiation, les médias ont adopté un positionnement jouant sur la complémentarité : c'est-à-dire, un écho relativement faible dans les publications à vocation généraliste (même à destination du public féminin), qui n'abordent que des questions d'actualité (exemplairement celles relatives à la filiation) compensé par le développement de supports exclusivement consacrés à la petite enfance et la parentalité. A la tradition des livres genre manuels de puériculture, s'ajoute l'apparition de périodiques voués aux bébés et leurs parents, dont le prototype est constitué par la revue *Parents*, fondée au moment où les questions relatives au Privé font irruption sur la scène publique, en 1969. L'actualité y est presque ignorée, au profit d'une position de soutien pragmatique à la parentalité et à l'élevage du bébé, dans le but de satisfaire la soif d'information des parents et répondre à leur angoisse quant à la bonne façon de se comporter. Les savoirs évoqués sont fonctionnalisés, présentés comme des « recettes » pour réussir une « bonne » éducation. En même temps qu'ils répondent à cette demande ils la renforcent, mettant sur le marché des savoirs transformés en objets de consommation. Dans ce processus en spirale de vulgarisation incontrôlée, les connaissances scientifiques apportent, malgré elles, une légitimité à un discours dont la caractéristique majeure reste de ne pas satisfaire aux exigences de rigueur du domaine dont il s'inspire.

Cette diffusion procède en effet à la *décontextualisation* des savoirs en question, effaçant leur spécificité, mais aussi leur caractère relatif et la possibilité de leur discussion. Oubli, par exemple, de l'identification des énoncés, qui confère au savoir invoqué une apparence de vérité scientifique *révélée*, s'appuyant sur la seule légitimité du discours de l'expert et de ce qui fait son autorité : le statut symbolique du « savant ». Le risque reste double : celui d'une « psychologisation » excessive du regard sur l'homme, alliée à une « réification » des savoirs présentés comme atemporels et révélés. Le lecteur-consommateur se trouve confronté à une profusion de discours, dont il n'est pas toujours à même d'appréhender en quoi ils s'articulent, selon les deux axes de leur concomitance et de leur succession dans le temps.

### ***La fonction positive de la diffusion des savoirs***

Mais les critiques que l'on peut adresser à la diffusion de masse des savoirs constitués ne sauraient masquer l'importance des médias comme caisse de résonance, support d'information et espace d'incitation au développement des connaissances qu'ils représentent. Au-delà des imperfections des discours, les effets de mode et les consensus idéologiques dont souvent les savoirs eux-mêmes participent. Il y a, malgré tout, dans la profusion des débats et la diffusion des idées incitation à la réflexion et à l'approfondissement des connaissances dont peuvent bénéficier aussi bien les profanes que les scientifiques. De fait, la manière de procéder oscille entre deux manières de faire assez différenciées. D'un côté, un savoir-spectacle, alibi journalistique ou support à la distraction. De l'autre côté, un savoir construit, qui place le lecteur en position d'analyste ou de témoin. Ils semblent cependant assumer une même fonction, qui se décline sur deux registres : celui du *cadre référentiel des comportements* des lecteurs-consommateurs et celui de la *légitimation des attitudes* préconisées ou induites.

Dans le champ de la petite enfance est ainsi produit *un espace personnel de positionnement éducatif socialement légitime*, avec cette conséquence paradoxale que l'effet d'imposition de la normativité augmente avec la baisse de la scientificité du discours. Dans ce contexte, qu'en est-il de la place faite à l'enfant ?

### **Quelle place pour l'enfant ?**

Le faisceau des réponses aux questions posées par le rapport de la parentalité à la petite enfance met en évidence le renouveau d'une morale sociale de l'enfance qui va le poser comme un individu à part entière, *un sujet*. Ce dont il est désormais question c'est bien des *droits de l'enfant*, que ce soit à travers les dispositifs associatifs de soutien à la parentalité : lieux d'accueil enfants-parents, centres de médiation familiale, lieux pour l'exercice du droit de visite, ludothèques... ou que ce soit par des réponses plus institutionnalisées, comme les comités d'éthique, face aux nouvelles interrogations que posent les techniques de procréation médicalement assistée (voire de clonage).

### ***L'enfant dans l'aide médicale à la procréation***

Nous sommes ainsi passés en un demi-siècle de l'exhaussement par la théorie d'un lien fondamental qui paraissait immuable de par sa contexture biologique même, le lien mère-enfant, à la mise en question de l'immuabilité de ce lien jusque dans son caractère jusqu'ici inaliénable : son substrat biologique. Non seulement il y a désormais dans certains cas « concurrence » entre l'ovule et l'utérus pour établir la maternité biologique mais l'éventualité d'une conception entièrement *in vitro* n'est plus utopique. seules les règles

humaines peuvent y contrevenir... Le processus que la contraception moderne a permis de généraliser progressivement à la majeure partie de la population, la dissociation entre la sexualité et la procréation, s'est ainsi trouvé élargi par une nouvelle dissociation, celle de la procréation et de la filiation (Théry, 1996). Dans les deux cas, les progrès de la médecine ont exacerbé des mutations en cours dans le domaine des mœurs pour en faire ressortir le caractère fondamental en systématisant les interrogations.

La baisse de la fécondité, commencée au milieu des années 60 avant l'introduction des méthodes contraceptives modernes, traduisait une nouvelle attitude sociale à l'égard du désir d'enfant et sa place dans la réalisation de soi, que les méthodes contraceptives allaient ensuite faciliter (Roussel, 1989). De même, la dissociation entre la procréation et la filiation étaient déjà présente avant l'assistance médicale à la procréation, avec l'adoption et surtout la montée des dissociations familiales et leur conséquence : les recompositions familiales. Mais là les choses se complexifient et se systématisent, il faut désormais distinguer pour la mère comme pour le père la dimension socio-juridique (filiation), la dimension éducative (élevage) et la dimension biologique (procréation, devenue incertaine... pour la mère !), et le droit doit véritablement renouer avec la transcendance d'une prise de position philosophique, indiquant le statut de chacun des individus concernés et les règles de fonctionnement du nouveau système de la parenté. De quelque côté qu'on le prenne il y a bien nécessité comme nous l'avions noté de *reconstruire les liens familiaux* (Bastard et collab. 1996).

### ***Le statut du petit enfant dans l'imaginaire social***

Ce qui ressort du statut de jeune enfant pris entre l'importance que lui accorde les discours et la multiplication des situations de parentalité est sans doute la complexité de son image. Elle présente plusieurs facettes renvoyant à différents processus sociaux. Celle de l'*enfant-sujet* se situe à la conjonction du processus d'individualisation et de la valorisation de la petite enfance portée par les savoirs psychologiques. L'enfant est désormais perçu comme un être humain à part entière dès la naissance, comme *un individu*, voyant s'officialiser ses droits en 1989 dans la Convention internationale des droits de l'enfant. Articulée à cette dimension, la facette de l'*enfant performant*, explicitée par les travaux récents sur les apprentissages, corrige quelque peu la vision d'un bébé doté d'emblée de tout un potentiel dont il suffit de favoriser l'épanouissement. Il est capable d'apprentissages précoces insoupçonnés, jusqu'à parfois être surinvesti dans cette dimension par des parents soucieux de développer au mieux ses capacités précoces. *Ce bébé surinvesti* constitue autant un élément majeur de la réalisation de soi parentale qu'un support de craintes quant à sa vulnérabilité. Ce qui favorise la surenchère des attentes parentales et le désir projectif de la réussite scolaire et sociale de l'enfant. L'image de l'*enfant vulnérable* vient alors compléter en négatif ces différentes dimensions, qu'il s'agisse du risque de gavage intellectuel par surapprentissage précoce, de celui des perturbations relationnelles liées à l'instabilité des formes familiales (divorces, recompositions...), réactivant l'idée de carence affective, celui des désordres généalogiques susceptibles d'être générés par ces situations ou les nouvelles procréations assistées, celui enfin de la séduction pédophile ou incestueuse.

Autant d'éléments qui montrent l'ambivalence actuelle de l'image du jeune enfant dans la société, et cette « *ambiguïté fondamentale qui a présidé à la personnalisation du lien à l'enfant.* » (Théry, 1998). En effet, la promotion d'un enfant-sujet met l'accent sur la dimension de l'épanouissement de l'enfant au détriment de ce que Hannah Arendt (1991) désignait comme la deuxième dimension de la socialisation : l'apprentissage du monde. Dans cette optique, la tension entre ces deux dimensions inhérente à toute éducation serait évacuée au profit d'une vision d'un enfant préformé, disposant en lui de toutes ses potentialités, qu'il suffirait alors de « révéler » ou de « réaliser ». Pour elle, « *considérer l'enfant comme une personne déjà constituée, dont il ne s'agirait que d'accompagner le développement et de favoriser les potentialités propres, consiste très précisément à refuser cette tension, et à dévaluer la tâche de l'apprentissage du monde au profit de celle de l'émancipation vitale* ». Ceci ne va pas sans conséquence sur le positionnement éducatif des parents, et peut éclairer les difficultés que rencontrent nombre d'entre eux à l'exercice de leur fonction parentale.

A notre époque de renouvellement des représentations du destin social de l'enfance, l'accueil collectif constitue alors l'une des valeurs premières de la socialisation, et la multiplication des figures éducatives et sociabilitaires le garant de l'équilibre de ce petit enfant de plus en plus reconnu comme relationnel, dans un mouvement qui réconcilie la problématique de l'épanouissement avec celle de l'apprentissage.

### **Conclusion : De la légitimité de la diversification des modèles de socialisation**

S'élabore aujourd'hui une théorisation des nouvelles formes de la vie familiale et de la socialisation de l'enfant qui met en évidence l'intérêt pour le jeune enfant aussi bien du nouvel investissement des pères que de l'ouverture vers un cadre collectif de socialisation, tout en insistant sur la spécificité des places parentales

et l'impossibilité d'une indifférenciation de celles-ci, notamment quant à leur caractère sexué. Se dégage ainsi l'existence d'un *nouveau modèle de parentalité*, dont on voit poindre la légitimation théorique en suivant l'évolution des savoirs sur le petit enfant et son cadre relationnel. Ce nouveau modèle s'articule aux revendications égalitaristes dans le couple et à l'avènement de l'enfant sujet, s'appuyant sur la recomposition des rapports familiaux et du contexte de socialisation. Il suppose la reconnaissance de la légitimité du travail de la mère, de l'investissement du père dans le soin à l'enfant, de l'ouverture aux pairs et aux éducateurs par l'accueil collectif. Il s'inscrit dans la logique de l'avènement des valeurs républicaines dans le domaine privé et pose la question de l'articulation du Public et du Privé à une époque où l'on ne peut plus dénier le fait que le privé est une affaire publique.

Ce qui s'ouvre désormais aux couples est un espace de négociation de leur façon propre d'investir leur rapport à l'enfant sans qu'il leur soit nécessairement assignées des places spécifiques à tenir. La normativité de la désignation d'attitudes ou de comportements parentaux différenciés pour chaque sexe comme partie prenante de chacune de leur fonction se trouve aujourd'hui remise en cause et s'estompe progressivement. Aujourd'hui, il est de plus en plus reconnu que si la fonction maternelle et la fonction paternelle concourent à la définition de l'identité sexuée des individus, l'évidence fondamentale de la différence sexuelle pourrait suffire à la soutenir, avec tout ce qu'elle implique dans sa gestion psychologique et sociale (Œdipe, prohibition de l'inceste, organisation de la filiation...) et que la décodification d'un certain nombre de comportements ou domaines considérés comme sexués (activités domestiques, soins à l'enfant, participation politique...) ne peut que contribuer à l'objectif affiché des sociétés démocratiques : l'épanouissement de l'individu, qu'il soit femme, homme ou petit enfant. Petit enfant alors advenu dans l'ordre des discours et des représentations à la place de sujet que l'idéal républicain octroie à chacun des citoyens.

## BIBLIOGRAPHIE

- Althusser L.**, *Pour Marx*, Paris, Maspéro, (1965) 1973.
- Arendt H.**, *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1991.
- Aubry et collab.**, *La carence de soins maternels. Les effets de la séparation et de la privation de soins maternels sur le développement des jeunes enfants*, C.I.E., Paris, PUF, 1955 ; réédité en 1983 sous le titre *Enfance abandonnée*, Paris, Scarabée-Métaillé.
- Bachelard G.**, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1972 (1967).
- Badinter E.**, *L'amour en plus*, Paris, Flammarion, 1980.
- Bastard B., Cardia-vonèche L., Eme B., Neyrand G.**, *Reconstruire les liens familiaux. Nouvelles pratiques sociales*, Paris, Syros-Fondation de France, 1996.
- Bataille P.**, "Les anciennes féministes et les nouveaux pères : le nouveau désir d'enfant dans le couple", *Dialogue « Cherche père désespérément. Nouvelles conceptions, nouveaux pères ? »*, n°104, 2° tr.1989
- Bettelheim B.**, *Les enfants du rêve. Une expérience communautaire dans un kiboutz d'Israël*, R. Laffont, 1969.
- Bourdieu P.**, «La famille comme catégorie réalisée», *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°100, décembre 1993.
- Bowlby J.**, *Soins maternels et santé mentale*, OMS, Genève, 1951.
- Commaille J.**, *Misères de la famille question d'Etat*, Paris, Presse de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1996.
- Debré R.**, "La France et ses enfants", *La Revue de Paris*, 1965.
- Delaisi de Parseval G.**, *Dialogue « Bioéthique et désir d'enfant »*, n°87, 1985.
- Delaisi de Parseval G.**, *La part du père*, Paris, Seuil, 1981.
- Dolto F.**, *La cause des enfants*, Paris, Laffont, 1985 (Livre de poche, 1987).
- Espinoza O., Le Camus J.**, "Les relations interpersonnelles précoces", in Hanna Malewska-peyre et Pierre Tap (dirs.), *La socialisation de l'enfance à l'adolescence*, Paris, PUF, 1991.
- Foucault M.**, Préface à *Naissance de la clinique. Une archéologie du regard médical*, Paris, PUF, 1963.
- Giddens A.**, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 1994 (Cambridge, 1990).
- Hurstel F.**, "Les changements dans la relation père-nourrisson en France : qui sont les pères qui "paternent" ?", *Neuropsychiatrie de l'enfance*, vol. 33, 2-3, 1985.



- Lamb M.E., Hwang Carl, Frodi A., Frodi M.**, "Security of mother and father-infant attachment and its relation to sociability with strangers in traditional and non traditional swedish families", *Infant behavior and development*, vol. 5, n°4, 1982.
- Le Camus J., Labrell F., Zauouche-Gaudron C.**, *Le rôle du père dans le développement du jeune enfant*, Paris, Nathan, 1997.
- Le Camus J.**, *Le père éducateur du jeune enfant*, Paris, PUF, 1999.
- Lelong M., Alison F.**, "Maternité et petite enfance", *Informations sociales*, n°24, 1951.
- Lipovetsky G.**, *L'ère du vide : essai sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983.
- Naouri A.**, *Une place pour le père*, Paris, Seuil, 1985.
- Neyrand G.**, *Sur les pas de la Maison verte. Des lieux d'accueil pour les enfants et leurs parents*, Paris, Syros/Fondation de France, 1995.
- Neyrand G.**, *L'enfant, la mère et la question du père. Un bilan critique de l'évolution des savoirs sur la petite enfance*, Paris, PUF, 2000.
- Neyrand G.**, « La parentalité comme dispositif. Mise en perspective des rapports familiaux et de la filiation », *La filiation recomposée : origines biologiques, parenté et parentalité - Recherches familiales*, n° 4, 2007.
- Norvez A.**, *De la naissance à l'école. Santé, modes de garde et préscolarité dans la France contemporaine*, Paris, INED/PUF, 1990.
- Olivier C.**, *Les fils d'Oreste ou la question du père*, Paris, Flammarion, 1994.
- Rollet C.**, «Le statut familial et social du tout-petit : aspects historiques», in *Le bébé et les apprentissages*, M. Glaumaud-carré et M. Manuélian-Ravet (dirs.), Paris, Syros/Idef, 1995.
- Roussel L.**, *La famille incertaine*, Paris, Odile Jacob, 1989, éd. de poche.
- Saint-Marc C.**, "La compétence relationnelle du père. Son influence sur le développement socio-personnel du jeune enfant", *Revue Française des Affaires Sociales « Pères et paternité dans la France et l'Europe d'aujourd'hui »*, Actes du colloque DPM-DAS, 1988.
- Théry I.**, *Couple, filiation et parenté aujourd'hui*, Paris, Odile Jacob/La Documentation française, 1998.
- Théry I.**, "Différence des sexes et différence des générations. L'institution familiale en déshérence", *Esprit « Malaise dans la filiation »*, n° 227, décembre 1996.
- This B.**, *Le père, acte de naissance*, Paris, Seuil, 1980.
- Tort M.**, "Artifices du père", *Dialogue « cherche père désespérément »*, n°104, 2e trimestre 1989.
- Tort M.**, *Fin du dogme paternel*, Paris, Aubier, 2005.
- Winnicott D.W.**, *L'enfant et sa famille. Les premières relations*, Paris, Payot, 1971, réédité en 1991 (Londres, 1957).
- Winnicott D.W.**, *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1971 (Londres, 1958).

## MOTS CLÉS

Parentalité - Petite enfance - Savoirs  
 Parenthood - Infancy - Knowledge

## RESUMÉ

L'étude de l'évolution des savoirs sur la petite enfance montre ses liens avec, d'une part, les conceptions de la parentalité, d'autre part, les changements techniques, socio-politiques, idéologiques et l'évolution des mœurs. Depuis la Seconde Guerre mondiale, plusieurs ruptures épistémologiques, politiques ou sociales scandent cette évolution. L'apparition de la théorie de l'hospitalisme et de la carence affective, liée aux dégâts provoqués par le placement en institutions des bébés privés de leurs parents, marque l'irruption de la psychanalyse dans la pédiatrie par le biais de la pédopsychiatrie. Désormais, l'importance de la dimension affective chez le bébé ne pourra plus être méconnue. Mais cette importance est articulée à une surévaluation du rapport mère-enfant, qui sert aussi bien à délégitimer l'accueil collectif qu'à marginaliser les pères. Il faudra attendre la fin des années 60 et les mouvements de contestation pour que commence à être remise en question cette excessive prévalence maternelle et soient requalifiés aussi bien l'accueil collectif et la présence des autres enfants, que la compétence paternelle. Celle-ci s'affirme à partir des années 80 autant à travers les écrits des cliniciens que des psychologues du développement. C'est alors que les procréations médicalement assistées provoquent un nouveau bouleversement et amènent à réinterroger la problématique de la filiation. Au terme de cette évolution, l'image de l'enfant qui se trouve portée par les savoirs et vulgarisée par les médias est celle d'un enfant sujet, épanoui, performant et vulnérable, qui interpelle la société quant à la conception de la personne qu'elle sous-tend.

## **SUMMARY**

The study or the evolution of knowledge on infancy displays links with, on the one hand, the conceptions of parenthood and, on the other hand, the technical, social, political and ideological changes as well as the changing standards of moral behaviour. Since the Second World War, several abrupt changes, be it epistemological political or social have punctuated this evolution. The emergence of the theory of hospitalism and of emotional deprivation, due to the damage caused by placing babies deprived of their parents in special institutions, marks the appearance of psychoanalysis into paediatrics through paedopsychiatry. From now on, it will become impossible to ignore the importance of the affective dimension for the baby. But this importance creates an overestimation concerning the relationship between mother and child, which is used to delegitimize collective child care as well as to marginalize the fathers. It wasn't until the late 60s and the protest movements that this excessive maternal pre-eminence was gradually called into question and that collective child care and the presence of other children along with paternal competence was brought back into favour. The latter asserts itself, from the 80s onwards, through both clinicians' and development psychologists' publications. And this is precisely when artificial insemination brings about deep changes and leads us to question the problem of filiation again. At the end of this evolution, the picture of the child which is based on social research and popularised by the media is that of a totally fulfilled, successful child who is decisive and vulnerable. This picture questions our society as to conception of the person it underlies.